



Commentaire de : « Un enfant prophétique » in Les Bucoliques, IV, de VIRGILE

Virgile compose Les Bucoliques vers 40 avant J.C., selon la probable suggestion d'Asinius Pollion, homme politique ami d'Octave (futur empereur Auguste), et amateur de poésie. Ce recueil de dix poèmes champêtres (appelés aussi pastorales ou églogues) est inspiré des Idylles de Théocrite, poète grec du III^{ème} siècle avant notre ère.

La *Bucolique IV* contient 63 vers, des hexamètres dactyliques ; le passage étudié ici est situé au début, à partir du vers 4 (numéroté ici comme vers 1). On quitte l'univers des bergers. Il s'agit d'une prophétie pleine d'enthousiasme, celle de la naissance d'un enfant qui verra l'Âge d'Or à Rome. Nous ferons de ce texte une explication linéaire.

La composition de ce passage est simple : les vers 1 à 4 inclus évoquent un recommencement du monde, prophétisé par la Sibylle de Cumès ; les vers 5 à 14 annoncent la naissance d'un enfant et le retour de l'Âge d'Or ; enfin (après une coupure dans le texte initial), les vers 15 à 18 sont une apostrophe de Virgile, auteur et narrateur, à ce bébé héros.

Au début (hors passage) de ce poème, l'auteur exprime sa visée : « *Sicelides Musae, paulo majora canamus* Muses de Sicile, élevons un peu le sujet de nos chants ». D'emblée, il adopte un registre épique, avec des accents épiques. En effet, la *Bucolique IV* ne se situe pas dans le monde « réel » des bergers, qui, bien qu'idéal à certains égards, connaît aussi des troubles liés aux guerres ou querelles. Elle se situe dans un monde prophétique qui sera parfait : « *Ultima Cumaei venit iam carminis aetas ;/ magnus ab integro saeculorum nascitur ordo./ iam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna ;/ iam nova progenies caelo demittitur alto* Le voici venu, le dernier âge prédit par la prophétie de Cumès ; la grande série des siècles recommence. Voici que revient aussi la Vierge, que revient le règne de Saturne ; voici qu'une nouvelle génération descend des hauteurs du ciel, v. 1-4 ». La Sibylle de Cumès (que Virgile décrira encore dans le chant VI de l'Énéide) était une prophétesse très renommée. « Sibylle » est, selon le Dictionnaire de l'Antiquité, « le nom générique donné par les Anciens à diverses prophétesse, grecques et romaines. Leurs prédictions avaient été enregistrées par écrit, et, dans le cas de celle de Cumès en Campanie, recopiées sur des feuilles de palmier » ; elles figuraient dans « les *Livres Sibyllins* qu'Auguste avait fait déposer dans le temple d'Apollon sur le Palatin » (p. 918-919). Bien que les paroles de la Sibylle soient réputées pour être obscures, Virgile semble ne pas mettre en doute la prédiction. Par divers précédés, il confirme cette annonce : la disposition parallèle des mots « *Ultima* », « *aetas* », « *magnus* » et « *ordo* » encadre l'évocation d'un âge futur ; l'indicatif présent (« *venit, nascitur* ») confirme la réalité ou la réalisation possible ; le vers 3 est parfait (avec trois coupes) ; l'anaphore de « *iam* », les polyptotes « *redit/redeunt* », la mention de divinités (« *Virgo* » la Vierge et Saturne, dieu de l'Âge d'Or) ainsi que le pluriel emphatique « *regna* le règne » insistent sur l'importance de l'événement à venir.



Cet événement est rapporté dans les vers 5 à 14. Virgile prend à témoins plusieurs personnages de la naissance d'un enfant miraculeux.

D'abord, il s'adresse à des dieux : « *Tu modo nascenti puero, quo ferrea primum/ desinet ac toto surget gens aurea mundo,/ casta, fave, Lucina : tuus iam regnat Apollo* Daigne seulement, chaste Lucine, favoriser la naissance de l'enfant qui verra, pour la première fois, disparaître la race de fer et se lever, sur le monde entier, la race d'or ; voici le règne de ton frère Apollon, v. 5-7 ». Il utilise une énonciation différente : le pronom personnel « *tu* », l'impératif « *fave* », le vocatif « *casta Lucina* », le possessif « *tuus* » montrent qu'il prie directement Diane *alias* Lucine (qui préside aux accouchements), sœur d'Apollon. Ce vers possède une alternance dactyle/spondée qui en fait un vers harmonieux.

Ensuite, Virgile parle à Asinius Pollion, le dédicataire de ce poème : « *Teque adeo decus hoc aevi, te consule, inibit,/ Pollio, et incipient magni procedere menses/ te duce* C'est précisément sous ton consulat, oui, sous le tien, Pollion, que cette ère glorieuse débutera, et la Grande Année fera ses premiers pas sous tes ordres, v. 8-10 ». Pollion, un des protecteurs de Virgile, est devenu consul, et ce consulat est marqué, à Rome, par l'espoir d'un heureux recommencement. Le champ lexical du pouvoir glorieux : « *decus, consule, duce* » est associé aux notions de temps (« *aevi, menses* ») et de commencement (« *inibit, incipient* »). De plus, le vers 8 est parfait, possédant trois coupes qui mettent en valeur les noms « *decus* » et « *aevi* » ; d'autre part, le nom « *consule* » est placé au dactyle cinquième – ce qui l'accentue. Enfin, l'anaphore du pronom « *te* » insiste sur Pollion. Est-il le père de l'enfant à naître, dont la croissance verra l'avènement de l'Âge d'Or ? Quels exploits cet enfant va-t-il accomplir ?

Les vers 10 à 14 décrivent ces faits : « *Si qua manent sceleris vestigia nostri,/ inrita perpetua solvent formidine terras./ Ille deum vitam accipiet divisque videbit/ permixtos heroas et ipse videbitur illis / pacatumque reget patriis virtutibus orbem* S'il demeure quelques traces de notre scélératesse, leur impuissance affranchira la terre d'une incessante terreur. Cet enfant aura part à la vie des dieux ; il verra les héros mêlés aux divinités, on le verra lui-même parmi elles, et il gouvernera le monde pacifié par les vertus de son père. » Virgile évoque une période mythique, celle de l'âge des héros, que le poète Hésiode avait placée entre la race de bronze et la race de fer (« *ferrea gens* ») dans son « mythe des races » in Les Travaux et les Jours. D'autre part, le poète Catulle, qui a influencé Virgile, a aussi évoqué dans une églogue la race des héros. L'enfant prédestiné est donc considéré comme un héros ou demi-dieu : on en trouve le champ lexical : « *deum, divisque, heroas* », avec deux formes empruntées au grec (« *deum* », génitif pluriel grec, et « *heroas* ») – ce qui en augmente la valeur. Il apparaît comme étant le fils de Pollion, dont Virgile chante les louanges (« *patriis virtutibus* »), mais il pourrait aussi bien être n'importe quel garçon né dans l'année 40. En effet, la phrase « *Si qua manent ... terras* », au présent de vérité générale, généralise le rôle de l'enfant en question ; de plus, ce vers contient les trois coupes, donc il est parfait – ce qui insiste sur le message qui a la valeur d'une maxime.



Le passage coupé décrit l'Âge d'Or, une période privilégiée où tous les êtres vivent en harmonie et en paix, dans la profusion des ressources naturelles (Ovide décrira aussi l'Âge d'Or au Livre I des Métamorphoses). Virgile donne donc un message d'espérance à ses contemporains perturbés par les guerres.

Après cette description idyllique, l'auteur s'adresse directement à l'enfant nouveau-né : « *Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem/ (matri longa decem tulerunt fastidia menses);/ incipe, parve puer : cui non risere parentes,/ nec deus hunc mensa, dea nec dignata cubili est* Commence, petit enfant, à reconnaître ta mère à son sourire (à ta mère, dix mois ont apporté de longs dégoûts), commence, petit enfant : celui qui n'a pas vu ses parents lui sourire, un dieu ne l'a pas jugé digne de sa table, ni une déesse de sa couche, v. 15 à 18). Cette apostrophe crée un contraste entre le destin futur du héros et l'image du bébé qu'il est encore. L'anaphore « *Incipe, parve puer* » insiste (avec son allitération en P) sur la notion de commencement ; mais le ton de l'injonction est atténué par la douceur du vocatif. Le champ lexical de la maternité est représenté par les noms : « *matrem/matri* (polyptotes), *parentes* ». De plus, la grossesse de la mère est mentionnée : sa durée était calculée en mois lunaires, c'est-à-dire 280 jours ou dix mois (« *decem menses* »). D'autre part, cette description, malgré l'allusion au fardeau de l'attente (« *longa ... fastidia* »), a une valeur positive, née des allusions au sourire (« *risu, risere* »). Enfin, la relation mère-enfant est liée aux dieux (« *deus, dea* »), ce que souligne le dernier vers, qui est parfait (avec trois coupes) !

« Les Sibylles étaient données comme le symbole de la sagesse antique. L'Antiquité chrétienne crut qu'elles avaient prédit l'avènement du christianisme » dit le Dictionnaire culturel de la mythologie gréco-romaine (p. 221). Ainsi, il est facile de comprendre pourquoi, avec la mention de la Vierge et de l'Enfant dans ce texte, le Moyen Âge a vu en Virgile « un précurseur du christianisme » (Dictionnaire de l'Antiquité). Mais, si on fait une lecture attentive de cette *Bucolique IV*, on remarque que l'enfant n'est pas de naissance divine et qu'il n'est pas responsable de l'Âge d'Or ; il est humain, romain, et seulement témoin de l'événement prophétisé. Il est cependant intéressant de savoir que Virgile a été respecté de l'Antiquité chrétienne. D'ailleurs, il existe une légende selon laquelle saint Paul aurait pleuré sur sa tombe à Naples, se désolant qu'il n'ait pu être chrétien ! Le personnage de la Sibylle a inspiré de nombreux peintres, parmi lesquels les plus fameux sont Antoine Caron (« *Auguste et la Sibylle de Tibur* ») et Michel-Ange, qui l'a peinte sur le plafond de la chapelle Sixtine.